**Cascades, Journal of the Department of French and International Studies**
**Cascades : Revue Internationale Du Departement De Français Et D'etudes Internationales**
**ISSN (Print): 2992-2992; E-ISSN: 2992-3670**
**www**.cascadesjournals.com; **Email:** cascadejournals@gmail.com
**VOLUME 3; NO. 1; APRIL, 2025 ; PAGE 15-25**

# Quête de Soi et Résistance : Une Lecture Marxiste de *Photo de Groupe Au Bord du Fleuve* d'Emmanuel Dongala

**[1]Alfa-Olasunkade Mustapha & [2]Oyetunde Julius Oluwafemi**
[1]Adeyemi, University of Education, Ondo, Ondo State
[2]French Dept., Faculty of Humanities
Redeemer's University Akoda. Ede, Osun State

**[2]Email:** joytunde84@gmail.com, +2347060580681

**Abstract**
La société africaine s'inscrit dans un système socio-économique marqué par des inégalités de genre et de classe, reflétant, en général, les dynamiques oppressives des sociétés postcoloniales. La littérature africaine postcoloniale interroge les mécanismes par lesquels l'exploitation des classes populaires, notamment des femmes, est maintenue et les voies possibles de résistance. En quoi la solidarité et la prise de conscience collective permettent-elles de défier les structures de domination capitalistes et patriarcales ? Le présent article explore *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala, un roman qui met en scène la révolte de femmes africaines confrontées à l'exploitation économique et à l'injustice sociale. L'objectif principal est de démontrer comment Dongala illustre la lutte des classes et l'émancipation féminine à travers une révolte collective, tout en soulignant les limites et les défis de telles résistances dans des contextes dominés par des élites politiques et économiques corrompues. La méthodologie repose sur une lecture qualitative de corpus soutenue par une approche théorique marxiste, enrichie par l'analyse des rapports de pouvoir, des structures de classe et de la formation d'une conscience collective chez les femmes casseuses de pierres. Les résultats montrent que, bien que la lutte des femmes débouche sur des gains symboliques, elle met également en évidence les tensions et les obstacles structurels à une transformation sociale durable. Enfin, il est recommandé de valoriser la solidarité et l'éducation collective comme outils essentiels pour surmonter les oppressions systémiques, tout en promouvant une révision critique des institutions économiques et politiques où se perpétuent ces inégalités.

**Mots clés**: quête de soi, résistance, marxiste, exploitation de classe, oppression

## Introduction

La littérature africaine contemporaine, notamment celle issue des sociétés francophones postcoloniales, sert souvent de miroir critique des dynamiques sociales, politiques et économiques. *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala s'inscrit dans cette tradition en dépeignant la lutte de femmes marginalisées face à des formes d'oppression multiples : économique, sociale et patriarcale. Dans ce roman, Dongala explore la manière dont ces femmes, issues des classes populaires, prennent conscience de leur exploitation et s'unissent pour défier un système oppressif, mettant en lumière des enjeux universels liés à la justice sociale et à l'émancipation féminine. Cependant, cette résistance ne se déroule pas sans obstacles. Les femmes, confrontées à la domination des élites économiques et politiques, se heurtent à des formes de répression brutales, révélant les tensions inhérentes aux sociétés postcoloniales. Ces tensions soulèvent une problématique essentielle : En quoi la solidarité et la prise de conscience collective permettent-elles de défier les structures de domination capitalistes et patriarcales ? L'objectif principal de cet article est d'analyser la révolte des femmes dans le roman à travers une lecture marxiste, en mettant l'accent sur les rapports de pouvoir et les dynamiques de classe. L'étude examine également comment le roman de Dongala illustre les potentialités et les limites de la résistance collective face à des structures d'oppression complexes. Cette analyse s'appuie sur une méthodologie centrée sur la théorie marxiste, permettant d'explorer les mécanismes de domination économique et sociale, tout en soulignant les stratégies narratives qui renforcent le message de l'auteur. L'article propose finalement des

recommandations pour une lecture critique et engagée de la condition des opprimés dans les littératures postcoloniales.

**Résumé de *Photo de groupe au bord du fleuve***

Le roman d'Emmanuel Dongala, situé quelque part en Afrique, raconte l'histoire d'une révolte menée par un groupe de femmes travaillant comme « casseuses de pierres ». Ces femmes se lèvent contre les lois tyranniques et dominées par les hommes dans les domaines du marché et de la politique. Ce conflit, d'abord avec les acheteurs puis avec les autorités, mène inévitablement à un bain de sang. Cependant, l'unité de ces femmes dans le désespoir leur permet de résister à l'anéantissement. Leur lutte, qui semble d'abord sans espoir, résonne de manière inattendue avec la situation politique du pays. La tenue providentielle d'une conférence sur les droits des femmes leur donne un nouvel avantage ; le problème atteint les ministères et même les sommets du gouvernement. Ainsi commence un long chemin vers la reconnaissance de leurs droits. L'héroïne du roman, Méréana, est désignée, presque contre sa volonté, comme le porte-parole de ce mouvement de révolte. Comme beaucoup de ses collègues, elle est une femme tombée en disgrâce à cause des caprices et des infidélités d'un mari tyrannique qui finit par la répudier et l'abandonner. De sa position de bourgeoise privilégiée, elle est rétrogradée à un travail dur et ingrat. Le narrateur s'adresse à elle avec un « tu » obsédant, qui peut parfois se transformer en « vous » lorsqu'il s'adresse à la communauté des femmes. L'utilisation de la deuxième personne, selon la tradition formaliste du roman français, semble presque un artifice superflu, car l'intrigue, dense et réaliste, suit un style narratif classique et se suffit à elle-même. L'action, entrecoupée de récits enchâssés et de retour en arrière, se déroule sur quelques jours avec une certaine efficacité qui n'est pas dépourvue d'une inspiration cinématographique. Le roman met en lumière les violences et injustices subies par les femmes africaines, réduites à des rôles subalternes malgré les promesses de l'éducation et du développement. En parallèle, il critique les élites politiques et médiatiques, dont le féminisme affiché masque des intérêts opportunistes. Loin des idéologies, les femmes du chantier pratiquent un activisme vital et spontané, qui finit par attirer une attention internationale fortuite, inversant temporairement le rapport de force. Ce récit puissant dénonce l'oppression systémique tout en célébrant la solidarité et la résilience des femmes face à l'injustice.

**La théorie marxiste**

La théorie marxiste, développée par Karl Marx et Friedrich Engels au XIXe siècle, se présente comme un cadre analytique majeur pour comprendre les structures sociales, économiques et politiques à travers l'angle des luttes de classes et des rapports de pouvoir. Cette théorie, qui critique vigoureusement le capitalisme, cherche à dévoiler les mécanismes d'exploitation et les dynamiques de domination qui soutiennent les inégalités dans les sociétés modernes.

Marx et Engels (1848), définissent le marxisme comme une théorie centrée sur l'analyse des relations de production et des conflits de classe, en insistant sur l'exploitation des travailleurs par les détenteurs des moyens de production. Selon eux, « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes », ce qui souligne l'inévitabilité de ces conflits dans l'évolution sociale. Leur analyse vise à mettre en lumière les mécanismes qui perpétuent ces inégalités.

Louis Althusser, dans (1965), va plus loin en présentant le marxisme comme à la fois une science et une idéologie. Il propose une analyse scientifique des structures sociales et des relations de production tout en critiquant les idéologies dominantes qui servent à maintenir ces structures. Pour Althusser, le marxisme est un outil d'analyse qui démasque les idéologies qui assurent la reproduction de l'ordre social et économique existant.

Raymond Williams (1977), définit le marxisme comme une méthode d'analyse qui lie les superstructures idéologiques à leur base économique, tout en étudiant les dynamiques de pouvoir entre les classes sociales. Williams met l'accent sur la manière dont les idéologies dominantes sont façonnées par les conditions économiques et comment elles, à leur tour, influencent les structures sociales.

Antonio Gramsci (1971), décrit le marxisme comme une philosophie de la praxis, c'est-à-dire, une philosophie de l'action qui analyse comment les idées et croyances sont utilisées pour maintenir l'ordre

économique et politique. Gramsci explore la manière dont l'hégémonie culturelle permet aux classes dominantes de conserver leur pouvoir, tout en offrant une base théorique pour les transformations sociales.

David Harvey (2010), aborde le marxisme comme une théorie critique du capitalisme, mettant en évidence ses contradictions internes, notamment entre l'accumulation du capital et la justice sociale. Harvey propose une critique de la logique du capitalisme qui engendre des inégalités tout en offrant une base pour une politique alternative, plus équitable.

Enfin, Terry Eagleton (1996), décrit le marxisme comme une théorie révolutionnaire qui considère les forces économiques et sociales comme les moteurs de l'histoire, tout en critiquant les relations de domination structurelles dans les sociétés capitalistes. Eagleton met accent sur l'importance de la littérature et de la culture dans la lutte contre les idéologies dominantes et dans le processus de transformation sociale. En somme, la théorie marxiste, à travers les contributions de ces différents penseurs, offre un cadre robuste pour comprendre les inégalités sociales et économiques, tout en fournissant des outils pour la critique et la transformation des structures de pouvoir dominantes.

**Concepts fondamentaux de la théorie marxiste**

**La lutte des classes**

Selon Marx, la société est fondamentalement divisée en deux grandes classes sociales : la bourgeoisie et le prolétariat. La bourgeoisie regroupe les individus qui possèdent les moyens de production tels que les marchés. Le prolétariat, en revanche, représente les travailleurs qui, n'ayant aucun accès aux moyens de production, vendent leur force de travail en échange d'un salaire souvent insuffisant pour subvenir à leurs besoins. La relation entre ces deux classes est caractérisée par un conflit constant : la lutte des classes. Alors que la bourgeoisie cherche à maximiser ses profits, le prolétariat lutte pour des salaires équitables, de meilleures conditions de vie et la reconnaissance de ses droits. Ce conflit, moteur du changement social, est au cœur de la transformation des structures économiques et politiques, les usines et les capitaux. Les bourgeois contrôlent les ressources économiques et dictent les règles du contrat entre les deux classes, mais au bout du conflit, l'équilibre est établi.

Marx souligne également que l'appartenance à une classe sociale est déterminée par la position de l'individu dans les rapports de production, en tant que travailleur ou exploitant. Cependant, pour qu'une classe existe véritablement, elle doit développer une conscience de classe, c'est-à-dire, une prise de conscience collective de ses membres quant à leur position sociale commune. Il insiste sur le fait qu'une simple proximité économique ne suffit pas à créer un esprit de classe ; une organisation et une lutte commune sont nécessaires. Dans cette analyse, Marx affirme que la classe dominante, la bourgeoisie, structure la société pour préserver ses privilèges. Elle s'appuie sur l'État comme instrument politique de domination, en mobilisant des institutions telles que la police et l'armée pour maintenir l'ordre « bourgeois ». Marx introduit également le concept d'idéologie dominante : les croyances et valeurs qui prédominent dans une société sont celles de la classe dominante. Ces idées, conçues pour justifier la position privilégiée de cette dernière, contribuent à maintenir son pouvoir en influençant les esprits, y compris ceux des classes exploitées, qui adoptent souvent des visions contraires à leurs intérêts réels. Marx envisage le communisme comme l'état final de la société, où les divisions en classes disparaissent, éliminant ainsi la lutte des classes et offrant une organisation sociale basée sur l'égalité et la justice économique.

**L'exploitation économique et plus-value dans le capitalisme**

L'exploitation économique, un concept central dans l'analyse marxiste du capitalisme, repose sur le mécanisme de la plus-value, une valeur supplémentaire générée par le travail des ouvriers mais captée par les capitalistes sous forme de profit. Selon Karl Marx, la plus-value constitue le fondement même de l'exploitation dans les sociétés capitalistes. Dans *Le Capital* (1867), il écrit que « la plus-value est la valeur créée par le travail des ouvriers, mais captée par les capitalistes ». Cette appropriation de la valeur produite par les travailleurs est la clé du système capitaliste, où les profits sont tirés de la différence entre la valeur créée par le travailleur et son salaire.

David Harvey (2010), développe cette idée en soulignant que « l'exploitation est inscrite dans la logique du capitalisme, qui repose sur l'extraction de la plus-value par le contrôle des moyens de production ». Pour Harvey, le capitalisme fonctionne sur l'extraction continue de la plus-value par les capitalistes qui

détiennent les moyens de production, renforçant ainsi l'injustice économique et sociale du système. La plus-value se manifeste lorsqu'un travailleur produit une valeur supérieure à celle de son salaire, ce qui permet au capitaliste de s'enrichir sans rémunérer proportionnellement les efforts fournis. Par exemple, si un ouvrier génère en une journée des biens d'une valeur de 100 unités monétaires, il ne recevra que 30 unités en salaire, les 70 unités restantes représentant la plus-value, sont captées par le capitaliste pour financer ses profits. Ce processus crée une inégalité fondamentale dans la répartition des richesses, où une petite élite capitaliste accumule du capital tandis que la majorité, le prolétariat, reste dans une position de dépendance économique.

**Aliénation dans le capitalisme : une perspective marxiste**

L'aliénation, un concept clé dans la pensée marxiste, désigne le processus par lequel les travailleurs sont séparés de leur humanité, du produit de leur travail, de leur activité productive et des autres travailleurs. Selon Karl Marx (1844), « L'aliénation survient lorsque les travailleurs sont séparés du produit de leur travail, de leur activité productive, des autres travailleurs et de leur propre humanité ». Ce processus découle des rapports de production capitalistes, où la classe dominante, la bourgeoisie, détient le contrôle des moyens de production et du produit du travail. Ce contrôle engendre une situation où le travailleur devient étranger à ce qu'il produit et perd tout lien avec l'essence même de son activité.

L'aliénation se manifeste d'abord par la séparation du travailleur du produit de son travail. Dans le système capitaliste, le produit devient une marchandise destinée à être vendue sur le marché, et non une création personnelle ou collective. Les ouvriers, par exemple, dans une usine automobile, ne se reconnaissent pas dans ce qu'ils fabriquent. Ils ne considèrent pas leur travail comme une expression de leur créativité ou de leur identité, mais simplement comme un acte mécanique destiné à générer du profit pour les capitalistes. Comme le souligne Erich Fromm (1961), « L'aliénation est une condition dans laquelle les individus ne se reconnaissent plus dans leur travail ou leur environnement social. Elle est inhérente au capitalisme ». L'aliénation se manifeste dans les relations sociales, qui dans le capitalisme, sont réduites à des transactions économiques. Les rapports humains deviennent utilitaires et impersonnels, transformant ainsi les individus en simples agents économiques. Marx critique cette dynamique qui empêche les individus de se réaliser pleinement en tant qu'êtres humains, capables d'établir des relations profondes et significatives. Dans ce contexte, les travailleurs, au lieu d'être acteurs de leur propre vie, sont aliénés de leur activité, la percevant comme une contrainte imposée par la nécessité de survivre. Le travail, qui pourrait être une source d'épanouissement et de création, devient une activité routinière, un fardeau qu'il faut accomplir pour obtenir un salaire.

**La conscience de classe**

La conscience de classe est un concept clé de la pensée marxiste qui désigne la prise de conscience par les travailleurs de leur exploitation et de leur position dans le système capitaliste. Selon Karl Marx (1848), « La conscience de classe est le processus par lequel les travailleurs prennent conscience de leur exploitation et de leur position dans le système capitaliste, ce qui les conduit à lutter pour leurs intérêts communs ». Pour Marx, cette prise de conscience est essentielle pour provoquer un changement social. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils sont exploités, non seulement en tant qu'individus, mais en tant que classe sociale, et qu'ils doivent s'unir pour renverser le système capitaliste. Ce processus de prise de conscience de classe permet aux travailleurs de comprendre les rapports de pouvoir et les mécanismes d'exploitation qui les maintiennent dans une position de subordination. Lorsque cette conscience de classe se développe, elle conduit les travailleurs à s'organiser collectivement pour revendiquer des changements sociaux, politiques et économiques, afin de lutter contre les structures d'injustice et d'inégalité du capitalisme. Ainsi, la conscience de classe devient une condition préalable à l'action révolutionnaire, car elle incite les travailleurs à se reconnaître comme une classe opprimée capable de changer les rapports sociaux.

Antonio Gramsci (1971), nuance cette vision en soulignant que « la conscience de classe ne se développe pas spontanément ; elle nécessite une direction intellectuelle et morale, souvent fournie par des intellectuels organiques liés aux classes opprimées ». Selon Gramsci, la prise de conscience de classe est un processus complexe qui nécessite l'intermédiaire d'intellectuels organiques, c'est-à-dire des personnes issues des classes populaires qui, en raison de leur lien avec ces classes, peuvent fournir une analyse critique des structures sociales et politiques et orientent les opprimés vers la reconnaissance de leurs intérêts communs. En littérature, l'approche marxiste permet d'analyser les rapports de pouvoir et les

mécanismes d'exploitation au sein des intrigues, notamment en examinant comment les personnages sont influencés par leur position économique et sociale. Les textes littéraires offrent un miroir des structures d'oppression et de résistance, permettant de mettre en lumière les conflits sociaux et les luttes des classes dominées. Par exemple, dans *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala, l'analyse marxiste permet d'observer la lutte des femmes casseuses de pierres. Ces femmes, bien qu'elles soient issues des classes marginalisées, prennent conscience de leur exploitation et s'organisent pour résister aux élites qui les oppressent. Leur révolte représente une forme de conscience de classe, où l'exploitation économique, la domination de genre et les inégalités sociales se croisent pour créer une dynamique de lutte des classes.

**Quête de soi**

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala, la quête de soi de Méréana est marquée par son passage d'une femme soumise, déçue par les idéaux traditionnels du mariage, à une femme consciente de ses droits et déterminée à se reconstruire. La citation ci-dessous illustre un moment clé de cette transformation, où les illusions qu'elle entretenait sur son mariage et son rôle de femme sont brisées, amorçant un processus d'émancipation personnelle.

> Après le choc, il fallait continuer à vivre, ne serait-ce que pour élever les trois enfants. Heureusement que tu étais mariée, avais-tu pensé, ton mari t'aiderait à rebondir. Maintenant que tu n'avais plus ta sœur, il serait ton seul soutien, le pilier sur lequel tu pourrais t'appuyer, entourée de son amour et de tes enfants, comme ta tante avec son mari, comme ta mère avec ton père. Cruelle déception ! Il avait commencé par te reprocher de trop t'investir dans la maladie de Tamara et de le négliger, puis à franchement déconner sans attendre que tu sortes de la douleur d'avoir perdu ta sœur. Ou, plus vraisemblablement, son jeu durait depuis longtemps sans que tu t'en sois rendu compte, jusqu'à cette nuit fatidique où le voile était tombé de tes yeux et où tu avais eu peur. Peur injustifiée peut-être, mais peur tout de même de mourir comme Tamara. Alors tu avais exigé ce mince caoutchouc qui faisait la différence entre la vie et la mort. Tu ne l'avais pas cependant quitté tout de suite. Ta tante t'avait persuadée de regagner le foyer conjugal ce matin où, couverte d'ecchymoses, tu avais débarqué chez elle à la pointe du jour. On ne quittait pas un mari pour si peu. Ce que Dieu avait uni par les sacrements du mariage ne pouvait être défait par quelques horions. (Pp. 53-54)

Méréana, après la perte de sa sœur, s'agrippe à l'idée de son mari comme une source de soutien, un « pilier » sur lequel elle pourrait s'appuyer. Cette illusion est rapidement brisée par la réalité : son mari se révèle égoïste, insensible à sa douleur, et manipulateur. Cette désillusion marque une étape fondamentale dans sa quête de soi, car elle est forcée de reconsidérer ses attentes et ses croyances sur le rôle de son partenaire et sur sa propre valeur. La mention du « voile » qui tombe de ses yeux souligne un moment de lucidité pour Méréana, où elle réalise la toxicité de sa relation. Sa peur de « mourir comme Tamara du SIDA » évoque une prise de conscience existentielle : rester dans cette situation pourrait compromettre non seulement son bien-être psychologique mais aussi sa survie. Ce moment de vérité est essentiel dans la quête de soi, car il force Méréana à évaluer sa place dans son mariage et à envisager une rupture avec des schémas destructeurs. La pression exercée par sa tante, qui lui conseille de retourner chez son mari malgré les violences physiques (symbolisées par les ecchymoses), reflète le poids des conventions sociales et religieuses. Cette pression agit comme un obstacle dans la quête d'autonomie de Méréana, en l'obligeant à se conformer temporairement à des attentes qui ne respectent pas son intégrité. Cela met en lumière le conflit interne entre le désir de liberté et les injonctions sociétales, un élément central dans sa transformation.

En outre, dans sa quête de soi, Méréana montre comment elle évolue d'un état de victime à celui d'une femme résolue à briser les chaînes de la violence et des conventions oppressives. Son cheminement est marqué par le courage de s'opposer à l'injustice, de se réinventer en dehors des normes imposées, et de reconstruire sa vie sur des bases nouvelles, où sa sécurité et son autonomie priment. Emmanuel Dongala utilise ici le parcours de Méréana pour explorer les luttes intérieures et extérieures liées à l'émancipation féminine dans un contexte de patriarcat oppressif. Ce passage du texte en témoigne :

> Alors il bondit vers toi, mais tu étais préparée. La lampe-tempête l'atteignit en plein front. Le verre se brisa et plusieurs éclats lui labourèrent le visage. Il saignait.

> Heureusement pour lui – et pour toi – que la lampe n'était pas allumée car le pétrole qui avait dégouliné du réservoir aurait pris feu et l'aurait transformé en une torche vivante. "Je ne vois plus, tu m'as crevé les yeux !" Il hurlait comme un fou… Tu ne pouvais plus rester, il pouvait te tuer, il pouvait faire du mal à l'enfant de ta sœur. Pendant qu'il se débattait comme une poule étêtée, tu fourras rapidement un minimum d'habits et quelques objets de toilette dans un sac et tu demandas aux enfants effrayés et pleurants de te suivre. Vous marchiez vite, vous couriez presque. Tu ne savais pas où tu allais passer la nuit. Tout en cheminant, tu pensas à aller chez ta tante mais tu y renonças ; tu n'avais pas envie d'écouter un autre sermon. Une de tes meilleures amies depuis le lycée, Fatoumata, habitait dans un autre quartier de la ville. Elle comprendrait immédiatement ton problème et t'hébergerait au moins pour la nuit. Tu arrêtas un taxi, vous vous y engouffrâtes. Tu te juras de ne remettre les pieds dans cette maison que pour récupérer tes affaires, après que ta tante et ta mère venue en catastrophe du village eurent échoué à te faire revenir sur ta décision. Tu te sentis littéralement renaître à la vie lorsque le test du sida que tu t'empressas de faire quelques semaines plus tard s'avéra négatif. (P.55)

Le passage commence par une confrontation physique entre Méréana et son mari. Face à une menace imminente, elle fait preuve de préparation et de détermination en utilisant une lampe-tempête pour se défendre. Cet acte de résistance symbolise une prise en main de son destin. En refusant de se soumettre davantage à la violence conjugale, elle amorce un processus de libération et affirme son refus de vivre dans la peur. La défense de son intégrité physique et morale marque un tournant où Méréana refuse de rester une victime passive. Cet acte représente sa volonté de survivre et de protéger les enfants sous sa responsabilité, y compris celui de sa sœur décédée. La décision de fuir la maison, même sans savoir où aller, montre une rupture nette avec la situation oppressive. Ce départ, effectué dans l'urgence et sous le regard des enfants effrayés, symbolise un saut vers l'inconnu mais aussi vers une possible liberté. Quitter le foyer représente une étape difficile mais essentielle dans le processus d'émancipation. Cela reflète le courage de Méréana, prête à affronter les incertitudes pour s'éloigner de l'abus et des attentes sociales oppressives. Méréana refuse de retourner chez sa tante, anticipant un autre sermon prônant la réconciliation avec son mari, et opte pour l'aide de son amie Fatoumata. Ce choix marque une opposition aux normes patriarcales et religieuses qui maintiennent les femmes dans des situations de souffrance. En rejetant l'injonction sociale de rester dans un mariage violent, Méréana montre qu'elle commence à valoriser sa propre sécurité et dignité au-dessus des attentes de la société. Elle choisit le soutien d'une amie compréhensive, symbole d'une solidarité féminine qui contraste avec l'oppression familiale. Le test négatif au sida constitue une étape cruciale dans sa renaissance. Ce moment apporte un soulagement et marque une nouvelle étape dans sa vie, libérée de la peur constante de la mort, représentée par le comportement irresponsable de son mari. Ce résultat médical lui permet de tourner la page sur un chapitre sombre de sa vie. Elle se sent « littéralement renaître », un symbole puissant de son parcours vers une vie nouvelle, où elle aspire à reprendre le contrôle de son corps, de son avenir et de son bonheur.

En passant de femme déclassée et abandonnée à une personne consciente de sa valeur et de ses aspirations, Méréana entreprend une exploration de son identité au-delà des rôles imposés par la société (épouse soumise, mère sacrificielle). Ce processus de transformation personnelle est au cœur du roman, montrant comment les épreuves, bien qu'intenses, deviennent des catalyseurs de changement et de redéfinition de soi.

> Tu enlèves le panier que tu portes sur ta tête et le tiens par les anses. Cela te permet de balancer plus amplement tes bras et de marcher ainsi plus vite. Tu as hâté d'arriver au chantier avant que les premiers véhicules d'acheteurs ne se présentent pour leur annoncer la décision que vous avez toutes prise hier à l'unanimité. Tu as été choisie comme porte-parole et, même si tu n'as accepté cette fonction que contrainte et forcée, il ne faut pas décevoir celles qui ont placé leur confiance en toi. (p.13)

Méréana est désignée porte-parole par ses pairs, un rôle qu'elle n'a accepté qu'à contrecœur. Cependant, elle comprend que ce poste reflète la confiance que les autres femmes ont placée en elle et décide de ne pas

les décevoir. Cette étape est cruciale dans sa transformation. L'acceptation d'un rôle de leadership, bien qu'initialement imposée, permet à Méréana de découvrir ses capacités à influencer et à guider. Cela marque le début de son ascension vers une position de respect et de pouvoir, remplaçant son ancien statut de femme abandonnée. Le fait qu'elle marche rapidement vers le chantier pour informer les acheteurs témoigne de son engagement envers les autres femmes et de son sens croissant des responsabilités. Elle n'agit plus seulement pour elle-même mais devient la voix d'un collectif opprimé. En devenant porte-parole, Méréana intègre la lutte collective dans son propre processus de transformation personnelle. Elle redéfinit son identité en s'identifiant non seulement à ses propres souffrances mais à celles de sa communauté, devenant ainsi un symbole d'unité et de force. Le passage montre que, bien qu'elle n'ait pas initialement cherché ce rôle, Méréana se retrouve en position de leadership. Elle est désormais responsable de porter la voix des femmes du chantier auprès des acheteurs, ce qui la place dans une dynamique de pouvoir face aux figures d'autorité ou d'exploitation. Ce rôle de leader marque une étape clé dans l'émancipation de Méréana. De femme marginalisée, elle devient une actrice de changement, capable de mobiliser les autres et de confronter les structures d'oppression.

**Conflits socio-économiques et résistance dans *Photo de groupe au bord du fleuve***

Un conflit social et économique désigne une opposition ou une tension qui surgit au sein de la société en raison de différences d'intérêts, de besoins ou de valeurs entre différents groupes sociaux, généralement liés à des enjeux économiques. Ces conflits peuvent être déclenchés par des inégalités de richesse, des conditions de travail injustes, une répartition inégale des ressources ou des disparités dans l'accès aux opportunités économiques. Ce type de conflit survient lorsque les travailleurs, estimant que leurs conditions de travail ou leurs salaires sont insuffisants, entrent en opposition avec leurs employeurs. Les employés peuvent exiger de meilleures conditions de travail, une rémunération plus équitable ou des avantages sociaux, tandis que les employeurs, focalisés sur la maximisation des profits, peuvent résister à ces revendications. Ce désaccord peut conduire à des grèves, des manifestations ou des négociations collectives, marquant ainsi un conflit social et économique classique.

Le roman *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala illustre parfaitement un conflit social et économique en plein développement. D'un point de vue marxiste, la société est divisée en classes sociales, principalement les capitalistes (bourgeoisie) et les travailleurs (prolétariat), où les capitalistes exploitent les travailleurs pour maximiser leurs profits. Dans ce passage, les femmes travaillant sur le site d'extraction représentent le prolétariat. Elles sont exploitées par les acheteurs, qui appartiennent à la bourgeoisie, et qui imposent un prix bas pour leur travail, augmentant ainsi leur propre richesse au détriment des femmes travailleuses. Le passage décrit un moment clé où les femmes du site d'extraction prennent conscience de leur pouvoir collectif et décident de se mobiliser pour défendre leurs droits économiques. Cela se manifeste dans l'extrait suivant :

> Ce qu'elle entendit lui plut. Elle en parla à son tour à une autre, celle-ci en parla à une autre encore et ainsi de suite. Puis voilà qu'il y a quatre ou cinq jours, toutes les femmes du chantier s'étaient rassemblées de manière spontanée et avaient décidé de refuser désormais de vendre le sac de leur travail à dix mille francs CFA et d'en porter le prix à quinze mille. Elles t'avaient alors demandé unanimement d'être leur porte-parole, leur représentante auprès des acheteurs. (p. 15)

Le prix de vente du sac de pierres fixé à dix mille francs CFA, imposé par les acheteurs, est un exemple d'exploitation économique. Ce montant ne reflète pas la véritable valeur du travail fourni par ces femmes, mais plutôt l'intention des acheteurs de maximiser leurs profits en minimisant les coûts de production. Cette situation illustre la lutte des classes, où les intérêts des travailleurs (les femmes du chantier) et des capitalistes (les acheteurs) sont fondamentalement opposés.

Selon la théorie marxiste, un élément crucial dans la lutte des classes est la prise de conscience des travailleurs face à leur exploitation. Dans le roman, la diffusion de l'idée de Méréana parmi les femmes du chantier symbolise cet éveil collectif. Les femmes réalisent qu'en unissant leurs efforts, elles peuvent contester l'exploitation qu'elles subissent. Ce phénomène de diffusion d'idées souligne l'importance de la communication et de la solidarité dans les mouvements sociaux. La décision de ne plus vendre leurs sacs à dix mille francs CFA et d'exiger quinze mille CFA est un acte de résistance collective, une tentative de rééquilibrer les rapports de force entre les travailleurs et les acheteurs.

En organisant et en désignant Méréana comme leur représentante, les femmes démontrent leur capacité à se structurer en tant que classe pour défendre leurs intérêts, ce qui correspond à la formation d'une « conscience de classe » selon Marx. Pour mener cette lutte contre les acheteurs, les casseuses de pierres décident de nommer Méréana comme porte-parole. Le fait que les femmes demandent unanimement à l'une d'elles de devenir leur représentante symbolise l'organisation structurée de leur combat. Elles reconnaissent l'importance d'avoir une représentante capable d'articuler leurs revendications de manière cohérente et apte à négocier avec les acheteurs.
Dongala met également en avant un conflit social et économique centré sur les rapports de pouvoir entre les travailleuses et les acheteurs, illustrant les tensions liées à l'exploitation économique et à la résistance collective. Cela est présenté dans cette citation :

> Aujourd'hui ils débarquent quatre à la fois, des camions à benne basculante. Ils s'arrêtent dans la poussière ocre de grès pulvérulent. Les acheteurs descendent et s'avancent vers les sacs. Contrairement à l'habitude, aucune de vous ne se précipite. Ils sont surpris un instant par votre manque d'empressement puis feignent de ne s'apercevoir de rien et commencent à faire leur cinéma de routine, aller vers les sacs, faisant semblant de les inspecter soigneusement même si vous savez que depuis une semaine ils n'étaient plus aussi regardants. Mais voilà, cette fois, ce ne sont pas vous qui êtes demandeuses. Bien au contraire. (p. 19)

La théorie marxiste se concentre sur les structures de classe et les relations de pouvoir économique entre les différentes classes sociales. Dans ce passage, les acheteurs représentent la bourgeoisie ou la classe capitaliste, détentrice du capital et des moyens de production (symbolisés ici par les camions à benne basculante), tandis que les femmes casseuses de pierres incarnent la classe prolétaire, c'est-à-dire les travailleuses exploitées qui ne possèdent que leur force de travail à vendre. Le comportement routinier des acheteurs, consistant à inspecter les sacs de pierres sans réelle considération pour leur qualité, souligne leur pouvoir d'imposer des conditions économiques sans opposition significative, conscients de la précarité économique des femmes. La manipulation des prix par les acheteurs illustre l'exploitation économique à laquelle les femmes sont confrontées. En payant un prix inférieur à la valeur réelle de leur travail, les acheteurs augmentent leurs profits tout en maintenant les travailleuses dans une position d'aliénation.

Selon Marx, cette aliénation se manifeste par le fait que les travailleuses sont dépossédées du produit de leur travail et de leur capacité à négocier les termes de leur activité. L'habituelle capacité des acheteurs à manipuler les prix incarne cette aliénation, dans laquelle les femmes ne sont que des rouages d'une machine économique dominée par le capital. Cependant, le refus des femmes de se précipiter vers les acheteurs marque un moment crucial de conscience de classe. En théorie marxiste, la conscience de classe se développe lorsque les travailleuses prennent conscience de leur exploitation et s'organisent pour y résister. Dans ce cas, en refusant de montrer leur empressement, les femmes démontrent qu'elles ont pris conscience de leur pouvoir collectif et qu'elles ne sont plus prêtes à accepter passivement les conditions imposées par les acheteurs. Cette résistance collective est une forme de lutte des classes, dans laquelle les travailleuses tentent de renégocier les termes de leur exploitation en refusant de se conformer aux attentes des capitalistes. En s'unissant et en décidant de ne plus être les « demandeuses », les femmes commencent à inverser les dynamiques de pouvoir, affirmant leur capacité à influencer les conditions de l'échange économique.

Le passage met également en lumière un effort pour redéfinir les rapports de force entre les classes. En refusant de se précipiter, les femmes contestent le monopole des acheteurs sur la fixation des prix et les conditions de vente. Cette action représente une tentative de rééquilibrer les rapports de pouvoir en faveur des travailleuses, leur permettant de réclamer une plus grande part de la valeur qu'elles créent. Selon Marx, une telle lutte est essentielle pour parvenir à une société plus juste, où la richesse est répartie de manière plus équitable.

Les acheteurs, habitués à imposer leurs conditions sans opposition, se retrouvent confrontés à une résistance inattendue. Ce basculement révèle comment une organisation collective peut temporairement inverser la dynamique de pouvoir et forcer les oppresseurs à reconnaître les revendications des opprimés.

Le passage suivant illustre l'escalade du conflit, mettant en lumière les stratégies de domination des acheteurs pour réprimer la résistance des femmes :

> Vous faites comme s'ils n'existaient pas et vous continuez à cogner le marteau contre les blocs de grès. Ils reviennent et vous narguent en tapotant leurs sacoches pleines de billets, parce qu'ils savent qu'ils ont l'argent et vous pas. Ils vous menacent et vous signifient qu'ils iront désormais chercher la pierre ailleurs et qu'ils ne reviendront plus jamais dans votre chantier tant que vous n'aurez pas ramené le prix du sac à dix mille francs, car, "bonnes femmes, vous devez savoir qu'il n'y a pas que vous qui vendez la pierre, il y en a ailleurs aussi." Enfin, ils repartent dans leurs camions, toujours avec leur démarche à la John Wayne, sûrs d'eux-mêmes et dominateurs, claquent violemment les portières et démarrent en trombe. (p.20)

Ce passage illustre la lutte acharnée entre les femmes et les acheteurs, mettant en évidence les enjeux de pouvoir économique et de résistance. Les acheteurs, cherchant à maintenir leur position de domination, adoptent une stratégie d'intimidation et de manipulation. Leur attitude condescendante et leurs menaces démontrent leur tentative de conserver une dynamique de pouvoir inégal, où leur richesse leur permet de dicter les termes des échanges. De leur côté, les femmes, malgré ces menaces, persistent dans leur quête de justice économique. Leur détermination symbolise leur refus de céder face à une domination économique injuste. Ce conflit met en évidence les tensions sociales et les luttes pour une redistribution équitable des ressources dans un contexte de précarité économique.

L'arrogance des acheteurs souligne leur incapacité à engager un dialogue constructif avec les femmes. Au lieu de négocier dans un esprit de respect mutuel, les acheteurs tentent de saboter les efforts des femmes en utilisant leur position économique pour les intimider. Leur mépris reflète leur refus de reconnaître la valeur du travail des femmes et leur droit à une compensation juste. Dongala critique ici les inégalités systémiques et les abus de pouvoir dans les relations économiques entre les groupes dominants et marginalisés. La tension atteint un point culminant lorsque les femmes réagissent à ces provocations, transformant le chantier en un véritable champ de bataille. Le conflit atteint son apogée lorsque la tension accumulée explose en une confrontation violente entre les femmes et les acheteurs. Voici un passage marquant :

> Soudain, un cri strident, comme hurlé par un être mi-fou, mi-sauvage, déchira l'air. Vos regards se tournent à temps pour saisir le bond d'Iyissou qui, comme une bête en furie, se lance sur l'un des chargeurs de camion. Le cri venait du tréfonds de son âme taciturne. […] Deux hommes, dont celui aux lunettes noires et à la casquette américaine, voyant le spectacle, se ruent au secours de leur camarade et se mettent à frapper Iyissou tout en tentant de le dégager. Ils n'auraient pas dû. Le sang de Ya Moukietou n'a fait qu'un tour et, saisissant l'homme aux lunettes au collet, elle le soulève littéralement de terre et lui abat en plein visage son poing de briseuse de cailloux. Ses lunettes de star se brisent en deux et, sonné, il s'écroule. Ils sont moins d'une dizaine, vous presque double. Tout le chantier s'est transformé en champ de bataille. Ils donnent des coups de pied et de poing, mais vous avez vos armes, les cailloux. Des pierres grosses et petites que vous lancez, qui les frappent au visage, au crâne, à la nuque, au front et aux tempes. Nombre d'entre eux se mettent à saigner. (pp. 60-61)

Dans ce passage, Dongala décrit de manière viscérale et intense la montée en violence, alimentée par des années de frustration et d'oppression. Les femmes, qui luttent non seulement pour des salaires équitables mais aussi pour leur dignité et leur survie, répondent à la violence symbolique par une violence réelle. Cette scène est un moment clé dans le roman, illustrant comment la rébellion éclate lorsque la négociation échoue et que la justice est niée. La violence des femmes représente une libération de leur colère collective et de leur détermination à mettre fin à l'exploitation. Les pierres, symboles de leur labeur quotidien, deviennent des armes de résistance. Ce retournement transforme leur outil de survie en un moyen de contestation contre l'injustice économique. Cependant, face à cette révolte déterminée, les acheteurs, incapables de maîtriser la situation, recourent à des moyens de répression encore plus brutaux en impliquant les forces de l'ordre. Le passage suivant illustre cette escalade :

> Pour eux, mobiliser la police pour défendre leur bien privé est tout à fait normal. Ce n'est pas une simple force de police qui débarque mais une police militarisée, pour tout dire une véritable milice, venue, semble-t-il, pour affronter une bande de dangereux malfrats. […] Le chef des soldats, le colonel… te pointant du doigt, laisse éclater sa colère : "Je devrais vous coffrer toutes, bande d'idiotes, pour coups et blessures volontaires sur des tiers. Agresser des commerçants qui ne veulent rien d'autre qu'acheter votre pierre, vous n'avez pas honte ?" (p. 65)

Ce passage met en lumière la collusion entre les élites économiques et le pouvoir répressif de l'État. En mobilisant une force militarisée pour écraser une résistance pacifique, Dongala critique le système oppressif qui sacrifie les droits des plus vulnérables pour préserver les privilèges des puissants. La répression atteint son apogée dans un déchaînement de violence brutale, où les femmes désarmées sont confrontées à une force disproportionnée. Voici un passage poignant :

> Dès que le colonel a entendu ces insultes et ces "hou hou hou" de mépris, il hurle : "Chargez !" C'est la curée. Coups de bottes, de crosses sur des femmes désarmées. Vos cailloux se mettent à voler, mais il n'y a pas match. Vous réussissez quand même à en malmener un et, pour dégager leur camarade en difficulté, ils se mettent à tirer. À balles réelles. C'est la débandade parmi vous. Tu fuis du côté du fleuve, d'autres fuient vers les gros blocs de grès pour s'offrir un rempart contre les balles, d'autres encore fuient vers les hautes herbes afin de s'y aplatir, s'y écraser hors de la vue de ces assassins. Mais celles qui n'arrivent pas à courir assez vite se font rattraper et tabasser. (pp. 66-67)

Ce passage expose la cruauté d'un système prêt à sacrifier des vies humaines pour maintenir un ordre économique inégal. Les femmes, armées uniquement de pierres et de leur courage, sont confrontées à une violence militarisée. L'usage de balles réelles contre des manifestantes désarmées illustre l'inhumanité et l'ampleur de la répression étatique. La fuite des femmes vers le fleuve ou les hautes herbes symbolise leur instinct de survie face à une force impitoyable. Pourtant, cette répression brutale ne fait que renforcer l'impact tragique du conflit social et économique au cœur du roman. Dongala critique ici l'alliance entre les intérêts privés et les institutions étatiques, qui utilisent leur pouvoir pour écraser toute tentative d'émancipation sociale. Cette brutalité atteint son paroxysme dans l'échec tragique de négociations et de révoltes pacifiques, dévoilant les véritables enjeux de pouvoir dans cette société. Ce moment clé dans le récit met en lumière la réalité sordide de la lutte des classes dans le contexte africain représenté.

**Conclusion**

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, Emmanuel Dongala met en lumière la lutte des femmes africaines contre des systèmes d'exploitation économique, sociale et patriarcale profondément enracinés. À travers la révolte des casseuses de pierres, le roman illustre avec force les dynamiques de la lutte des classes et les complexités de la résistance collective. Les femmes, poussées par la nécessité et l'injustice, se transforment en actrices conscientes de leur pouvoir collectif, défiant les structures de domination capitalistes et patriarcales. Cependant, cette résistance, bien qu'héroïque, expose également les limites des efforts individuels et collectifs face à des systèmes oppressifs soutenus par des élites économiques et des institutions répressives. Le roman critique avec acuité la collusion entre ces élites et l'État, qui réprime brutalement les tentatives d'émancipation sociale. Les moments de victoire symbolique des femmes sont souvent éclipsés par la violence systémique, montrant que la lutte pour l'équité et la justice sociale reste un processus ardu. L'étude montre que la solidarité et la prise de conscience collective sont des outils puissants pour contester les oppressions. Cependant, pour qu'une transformation durable soit possible, une réforme systémique des institutions économiques et politiques est essentielle. Enfin, Dongala offre non seulement un récit poignant de révolte et de résilience, mais il incite également à une réflexion critique sur les inégalités structurelles et la nécessité d'un changement radical. *Photo de groupe au bord du fleuve* transcende son contexte local pour devenir une œuvre universelle sur la condition des opprimés et la quête d'une justice sociale durable.

**Références**

Althusser, L. (1965). *Pour Marx*, *François Maspero*.
Dongala, E. (2002). *Photo de groupe au bord du fleuve*, *Le Serpent à Plumes*.

Eagleton, T. (1996). *Marxism and Literary Criticism*, *Routledge*.
Engels, F., & Marx, K. (1848). *Le manifeste du Parti Communiste*.
Fromm, E. (1961). *Marx's Concept of Man*, *Frederick Ungar Publishing*.
Gramsci, A. (1971). *Selections from the Prison Notebooks*, *International Publishers*.
Harvey, D. (2010). *A Companion to Marx's Capital*, *Verso*.
Luxemburg, R. (1913). *L'accumulation du capital*, *Dietz Verlag*.
Lukács, G. (1923). *Histoire et conscience de classe*, *Malik Verlag*.
Marx, K. (1844). *Manuscrits de 1844* (Manuscrits économico-philosophiques), *Éditions Sociales*.
Marx, K. (1859). *Contribution à la critique de l'économie politique*, *Éditions Sociales*.
Marx, K. (1867). *Le Capital, Livre I* (J. Roy, Trad.), *Éditions Sociales*.
Williams, R. (1977). *Marxism and Literature*, *Oxford University Press*.